QUELQUES RÉFLEXIONS N° 99.

SUR

L'ÉDUCATION

DE LA PREMIÈRE ENFANCE.

THÈSE

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 30 AOUT 1830;

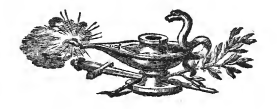
PAR

J.-B. ARNAUD,

de MARAUSSAN, arrondissement de Béziers (*Hérault*),

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Nunc est.



A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL AÎNÉ, seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, près l'Hôtel de la Préfecture, N° 10.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE

DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. LORDAT, Doyen.
BROUSSONNET, *Examinateur.*
DELPECH, *Examinateur.*
DELILE, *Examinateur.*
LALLEMAND.
ANGLADA.
CAIZERGUES.

MM. DUPORTAL, *Suppléant.*
DUBRUEIL.
DUGÈS.
DELMAS.
GOLFIN.
RIBES.
RECH, Président.

M. CHAPTAL, *Professeur honoraire.*

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. SAISSET.
BOURQUENOD.
POURCHÉ.
SABLAIROLES, *Examinateur.*
POUZIN, *Examinateur.*
FAGES.
ESTOR.

MM. VIGUIER.
KÜHNHOLTZ.
BERTIN.
SERRE.
BROUSSONNET.
ROUBIEU.
. . . .

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

QUELQUES RÉFLEXIONS N° 99.

SUR

L'ÉDUCATION

DE LA PREMIÈRE ENFANCE.

THÈSE

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 30 AOUT 1830;

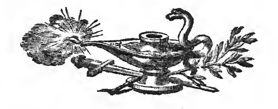
PAR

J.-B. ARNAUD,

de MARAUSSAN, arrondissement de Béziers (*Hérault*),

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Nunc est.



A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL AÎNÉ, seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, près l'Hôtel de la Préfecture, N° 10.

1830.

Aux Mânes

DE MA MÈRE,

Regrets éternels!!

A MON PÈRE.

Le plus beau jour a ses nuages: l'accord le plus parfait peut être un instant troublé; mais rien ne saurait altérer les sentimens d'amour et de respect de votre fils.

J.-B. ARNAUD.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

L'ÉDUCATION

DE LA PREMIÈRE ENFANCE.

Ceci était l'introduction à un travail plus vaste sur l'homme considéré dans les différens âges, sous le rapport des influences de l'éducation. Force m'a été de me restreindre à une seule époque de la vie, et de déposer le reste d'un fardeau trop lourd pour mes épaules.

Tout est bien sortant des mains de la nature (1). Les préjugés de l'homme et ses institutions vicieuses sont la cause du mal : la peste, la petite-vérole, les fléaux épidémiques qui ravagent et dépeuplent la terre viennent de l'homme ; si de la nature, ils seraient de tous les temps et de tous les lieux.

Quel doit être le but de l'éducation, si ce n'est de ramener l'homme, autant que possible, à cet état de nature dont il s'est écarté? Or,

(1) Ceux-là sont bien aveuglés, à mon avis, qui ne veulent pas reconnaître dans la nature de l'homme l'amour du bien et de l'ordre. Il n'est pas besoin, pour aimer la vertu, de la crainte des châtimens et des vengeances d'une autre vie. Peut-il se dire vertueux celui qui ne l'est que par la crainte des peines? Je n'aurais jamais confiance en un tel homme ; car sa probité, son honneur, dépendent de sa croyance et doivent être modifiés ou anéantis avec elle, s'il est conséquent.

c'est le résultat vers lequel marche la civilisation actuelle ; sa progression toujours croissante, les découvertes des arts et des sciences, présagent aux générations qui nous suivront une existence plus longue et plus complète (1).

Nous ne nous formons point ; nous ne nous modifions point ; nous sommes passifs pour tous les changemens qui s'opèrent en nous. L'éducation les produit : le maître fait l'élève (2). Cet enfant s'anime au récit d'une action héroïque ; il pleure une grande infortune ; il admire un acte de vertu et voudrait l'avoir fait. Manquez son éducation, ce caractère ardent produira un scélérat, un fléau de la société : c'était pourtant le germe d'un grand homme.

Chaque peuple à son tour a brillé sur la vaste scène du monde. Tant d'empires sont tombés, tant d'autres se sont élevés à leur place.

---

(1) Un jour peut-être disparaîtront du globe ces pestes vieilles et meurtrières qui l'ont si souvent dépeuplé. S'il est vrai que ces maladies ne soient pas spontanées et qu'on puisse s'en garantir par l'assainissement des maisons et des villes ; si du sein des tombeaux, un insecte en transporte le germe dans les villes et les campagnes pour y semer la mort, ne pourrait-on pas l'attaquer dans son dernier retranchement par la combustion et les moyens de désinfection dont l'efficacité n'est plus aujourd'hui contestée ? L'Europe a banni de son sein ces fléaux destructeurs. Son hygiène publique ne saurait manquer d'être apportée avec sa civilisation, dans ces lieux d'où un malheureux fatalisme exclut les soins de propreté et où ces affections terribles exercent presque continuellement leurs ravages.

(2) A moins qu'on ne prouve que tout individu vient au monde avec un penchant déterminé et invariable pour le vice ou la vertu. Mais alors où est la moralité des actions ? En admettant que l'homme est formé par l'éducation, je ne la vois pas mieux. Soyez bon ou méchant, vous ne méritez ni éloge ni blâme : car votre caractère dépendra du hasard de votre naissance. Cette moralité ne pourra être prouvée, quelque opinion que l'on adopte. Néanmoins, ceci n'implique pas l'injustice de la répression des crimes. Il serait atroce de punir l'individu ; mais la société réclame un exemple salutaire pour retenir les hommes vicieux, et ce n'est que tout autant qu'elle peut produire cet effet, qu'une punition est juste.

Ces grandes et antiques dominations de l'Asie, celles plus récentes d'Égypte, des côtes d'Afrique, de la Grèce et de Rome, nous ont laissé, après leur chute, des monumens et des ruines qui attestent quelles furent leur civilisation et leur puissance (1). Qu'est-il resté de ces colosses après leur abaissement? Tout. L'agglomération seule des peuples et l'unité de direction ont disparu ; mais la marche constante de la société vers son amélioration n'a pas été interrompue. Celui-là qui la verrait rétrograder comprendrait mal l'histoire. Dans les temps d'oppression et de trouble, les individus avancent isolément il est vrai, et sans que leur progrès soit sensible, mais ils avancent.

Une ère nouvelle a commencé pour nous, et présage aux générations qui vont nous suivre un avenir heureux que nous avons mission de préparer. L'éducation qui fait l'homme est le levier puissant qu'il nous est donné de mouvoir pour renverser les préjugés, masses inertes qui encombrent la route de l'homme, et entravent sa marche vers un état d'amélioration, je dirai même de perfection (2). Bien des choses sont à faire : peu de celles qui existent doivent être conservées.

---

(1) Il faut savoir douter quand on lit l'histoire ; mais, part faite des exagérations, il serait peu rationnel de nier qu'il eût existé de puissans empires quand d'immenses débris nous l'attestent.

(2) Là où fleurit la liberté, fleurissent les sciences (*a*); avec elles les moyens de conservation de la vie et la diminution des crimes (*b*). Donc, la liberté et les progrès vers la perfection suivent la même progression.

(*a*) La France, l'Angleterre, les États-Unis.

(*b*) Relevé des condamnations relativement à la liberté des pays en 1826 :

Suisse. . . .	1	sur	2,151	habitans.
Angleterre. . .	1	—	1,226	*id.*
France. . . .	1	—	1,172	*id.*
Espagne. . .	1	—	885	*id.*

ÉTAT PHYSIQUE.

Faiblesse générale. — Prédominance de l'appareil digestif. — Ossification encore très-imparfaite. — Peau très-délicate. — Organes des sens très-développés. Les organes de la génération et le cerveau sont les parties les plus faibles : ce dernier, sous le rapport de ses fonctions relatives à la pensée. Il réagit du reste plus énergiquement qu'à toute autre époque, quant à ce qui regarde ses liaisons avec la vie organique. Son développement suit à peu près celui des parties sexuelles. Le sommeil presque continuel des enfans, en écartant l'impression des objets extérieurs, lui laisse concentrer toute son action sur les fonctions de la vie intérieure.

Le cœur jouit à cet âge d'une grande activité. Ses battemens se comptent jusqu'à 120 par minute.

Le développement de l'intelligence ne suit pas celui de l'ossification et de l'énergie de l'appareil digestif. Ce n'est guère qu'au bout de 40 jours que l'enfant commence à pleurer, à voir et à entendre. Plus tard il marque de la curiosité et fait preuve de mémoire.

Bientôt le travail de la dentition lui fait sentir les premières souffrances. Le lait de la mère ne lui suffit plus, et de nouveaux alimens devenant nécessaires, la nature, par une crise dangereuse, lui donne de nouveaux organes indispensables pour préparer une nouvelle nourriture. La première dentition a lieu depuis l'âge de 7 mois jusqu'à la 2me ou 3me année.

L'ossification se perfectionne, les muscles se développent, et l'enfant essaie ses premiers pas. La parole vient après, qui lui donne de nouveaux moyens de rapport. Un langage d'abord particulier à l'enfant, qui consiste en des sons intelligibles presque exclusivement aux autres enfans qui sortent de cet âge, acquiert peu à peu de la régularité par l'imitation.

Vers la septième année la seconde dentition a lieu (1). Le cerveau

---

(1) C'est l'époque où la probabilité de la vie est la plus grande : d'après Buffon elle est de 42 ans.

se partageant entre la vie organique et la vie animale perd une partie de son influence sur la première. Le système sanguin prédomine alors. Les deux sexes commencent à se séparer : chacun prend déjà son caractère.

SOINS PHYSIQUES.

L'éducation morale et l'éducation physique ne peuvent être séparées. La nature sert de guide ; quiconque s'en écartera manquera son but. Le principe le plus essentiel est donc de ne pas devancer l'âge. Elevez l'enfant comme un enfant ; plus tard il sera disposé à recevoir l'éducation d'homme. Suivez le développement de l'organisation. N'exigez d'elle que ce qu'elle peut donner. Attendre le contraire, serait vouloir cueillir des fruits à la saison des fleurs. Vous pourrez bien les faire produire ; mais ces moyens artificiels ruineront votre arbre, et quand le temps viendra où la nature, meilleur maître que vous, fera porter des fruits aux siens, le vôtre épuisé par une production précoce aura perdu sa vigueur et dépensé inutilement sa sève.

Le fait de l'enfant est de se bien porter. Dans les premiers temps, le physique réclame tous vos soins : le moral n'existe pas encore : plus tard il viendra les partager.

Une des premières choses qui doivent appeller l'attention, est le choix de l'appartement que l'enfant doit occuper. Son exposition n'est pas indifférente. Il doit subir la favorable influence des rayons du soleil, en regardant le levant ou le midi, et laisser l'air se renouveler librement. Il ne faut pas le soustraire par une chaleur artificielle à l'influence des saisons : la température doit être le plus égale possible, et plutôt basse que trop élevée.

Le milieu chaud que vient de quiter le nouveau-né a rendu sa peau très-sensible aux moindres impressions de l'air extérieur. Ce ne sera que peu à peu qu'on pourra l'accoutumer à les supporter, en laissant diminuer la température et en l'y exposant d'abord partiellement, ensuite tout entier. Si le berceau se trouve enfermé dans des rideaux épais et trop rapprochés, l'air, ne se renouvelant pas

assez, atteint une température élevée qui expose l'enfant à un changement subit et dangereux d'atmosphère quand on l'en retire. L'accumulation des miasmes qui se dégagent par la respiration, la transpiration ou des matières alvines, peut aussi lui communiquer des qualités nuisibles. Plus l'enfant se développera, plus il sera essentiel de l'accoutumer aux changemens de température ; car dès qu'il pourra essayer ses premiers pas, il se soustraira à la surveillance de sa mère, et alors il serait dangereux pour lui de n'être pas exercé à supporter les impressions de l'air.

A cet âge, les bains conviennent : froids, sur-tout, ils produisent un excellent effet sur la peau, et donnent du ton à tout le système. Mais ce n'est que peu à peu qu'on doit en abaisser la température. L'usage de quelques anciens peuples de plonger les nouveau-nés dans l'eau des rivières était une barbarie. Sans doute ceux qui résistaient à l'épreuve devenaient des hommes robustes, car ils devaient avoir en eux le germe d'une très-forte constitution, pour ne pas être les victimes de ces terribles essais. On était également assuré d'avoir une race bien faite et parfaitement constituée, en dévouant à la mort les malheureux qui naissaient avec des difformités. Mais combien d'enfans, victimes de ces barbares usages, auraient pu dans la suite offrir le développement d'une forte constitution! Il en est de même des arbres que l'on sème sur un terrein sec et rocailleux : ceux dont le germe vigoureux peut se développer dans une condition si défavorable, poussent les plus beaux jets et produisent les plus beaux fruits, transplantés dans un bon sol.

Les vêtemens demandent une attention particulière ; la propreté et l'ampleur en sont les deux conditions essentielles. Point d'épingles : qu'elles soient remplacées par les cordons. La tête ne veut pas être surchargée d'une lourde coiffure, et l'usage d'attacher les bonnets par des cordons est pernicieux.

Les maillots et les langes qui devraient avoir disparu depuis longtemps, sont encore malheureusement trop communs. Il est pourtant bien peu de personnes qui n'en conçoivent les inconvéniens, et cette vieille habitude, aussi désagréable pour la mère que funeste à l'en-

fant, se soutient encore. « Il ne faut pas plus de maillots et de langes au physique qu'au moral. » (Virey.)

L'âge arrive où les deux sexes doivent être distingués par le costume. La première condition des vêtemens (l'ampleur) trouve encore ici son application et devrait l'étendre sur tout le reste de la vie ; mais la mode.... ! Pantalon large, point de bretelles, une ceinture au pantalon rattachée derrière par une boucle, veste ample, courte, chaussure large ; point de chapeau, point de cravate : endurcissez l'enfant à l'intempérie de l'air.

Malgré la proscription que le bon sens et leurs funestes effets devraient avoir jetée sur les corsets, la sotte vanité d'une taille fine les a conservés. Nos voisins d'outre-mer, moins prévenus que nous en faveur des vieux usages, ont abandonné celui-ci, et déjà ils ont recueilli les fruits de leur sagesse : on ne voit pas chez eux de ces corps de femmes coupés en deux. Les graves inconvéniens des corsets seront insuffisans pour en faire abandonner l'usage. Il n'y a qu'une mode nouvelle qui puisse nous en débarrasser, si on peut persuader aux femmes que rien n'est beau de ce qui est exagéré, et qu'on s'écarte de la perfection en s'écartant de la nature (1). Cependant, jusqu'à ce que ce miracle soit opéré, nous aurons des poitrines écrasées, des mamelons déprimés, des seins flasques et pendans aussitôt que leur appui leur sera enlevé.

Connaît-elle ses devoirs de mère celle qui livre sont enfant à des soins mercenaires et lui refuse son lait, dont les qualités, toujours en rapport avec les besoins de cet âge, ne peuvent être remplacées par un lait ordinairement vieux et privé de ces conditions de rapport ? La nature ne souffre point que ses lois soient transgressées, et la mère coupable paye souvent bien cher ce manquement à son premier

---

(1) Que ne fait-on pas pour s'en écarter ? Les *manches à gigot*, et ce qu'on nomme vulgairement *les polissons*, ne feraient-ils pas croire qu'une femme, d'ailleurs bien faite, rougirait de n'avoir que ses belles formes naturelles ? Boileau, qui du reste ne fait pas autorité pour les femmes, aura dit bien en vain : Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

devoir. Si son épuisement ne lui permet pas la lactation, ou si le lait manque, force lui sera de ne pas nourrir ; mais pour être dis-dispensé de ce devoir, il ne faut rien moins que l'impossibilité de pouvoir le remplir.

La nourrice mercenaire, cherchant plutôt sa commodité que l'avantage du nourrisson, lui impose des heures fixes pour téter, ou lui présente le sein pour se débarrasser de ses cris : habitude funeste, car l'enfant demande très-bien à téter quand il en a besoin. Ce langage devrait être étudié par les nourrices. L'enfant exprime son besoin par un mouvement de succion de ses lèvres ; souvent il y porte le doigt ; son regard semble demander le sein qu'il fixe, et dont il s'empare avec avidité quand on le lui livre (1).

Jusqu'ici un seul aliment a suffi à l'enfant : nous n'avons dû nous occuper que de sa quantité et de l'opportunité de son ingestion. Mais l'âge arrive où une constitution plus forte demande une nourriture plus substantielle. L'éruption des dents permet des alimens plus solides et l'estomac a acquis assez d'énergie pour les élaborer. Gardez-vous pourtant de lui permettre un régime trop animalisé. Les fécules de pommes de terre, la soupe au lait, les végétaux suffisent encore : les quantités doivent être petites et les repas rapprochés. Point d'heures fixes, non plus que pour la lactation : c'est à l'appétit de l'enfant à les régler. Proscrivez les pâtisseries, les sucreries et les forts assaisonnemens.

S'il est besoin de règles pour la nourriture de l'enfant, on doit le livrer à lui-même pour le choix du moment et la durée du sommeil.

Quand ses forces, aussi faciles à s'épuiser que promptes à se réparer, lui rendent le repos nécessaire, que vos soins intempestifs ne l'en détournent pas ; mais aussi, ne péchez pas par le défaut contraire en le provoquant par le bercement. Ce moyen mécanique, au lieu d'amener un sommeil réparateur, ne produit qu'une congestion cé-

(1) De mille enfans allaités par le sein maternel, il en meurt trois cents au plus dans l'espace d'un an ; mais de mille confiés à des nourrices, il en meurt cinq cents. (Tourtelle.)

rébrale et un état comateux. Une mère, éclairée sur les vrais besoins de cet âge, ne craindra pas d'avoir, pendant la nuit, son sommeil interrompu par l'insomnie de son enfant, insomnie d'ailleurs fort rare quand elle n'est pas occasionée par un état morbide. Mais la nourrice gagée, qui préfère sa commodité au bien-être de son nourrisson, empêchera un sommeil nécessaire pendant le jour, pour s'assurer la tranquillité du sien pendant la nuit; et si l'enfant le trouble, elle pourra bien, à la dérobée, lui faire prendre, pour amener le repos, des narcotiques ou des spiritueux, vrais poisons d'une action éminemment énergique sur l'estomac doué à cette époque d'une très-grande sensibilité, et sur le cerveau dont les congestions qu'il souffre alors peuvent retentir sur toute la vie.

Voici l'époque où l'exercice doit entrer pour beaucoup dans l'éducation. Son influence s'étend sur toute la constitution, et les organes intérieurs comme les extérieurs ont part au bénéfice de ses effets. L'enfant qui pâtira d'alimens n'aura qu'une santé débile; celui qui sera privé d'exercice n'acquerra jamais un grand développement d'énergie. Mais en ceci, comme en tout, il doit y avoir des règles et de la gradation. La nature seule doit lui apprendre ses premiers pas. Faites-les lui essayer sur l'herbe ou sur un tapis, pour qu'il ne soit pas refroidi par ses premières chutes. La prévoyance d'une mère les rend d'ailleurs très-rares.

Les machines à roulettes et les lisières, invention commode pour les nourrices, sont préjudiciables à l'enfant. Si ses membres inférieurs ne sont pas assez forts pour qu'il marche sans ces instrumens, il résultera que leur emploi, au lieu de hâter l'époque où il pourrait aller seul, la retardera. Les membres chargés du poids du corps, et trop faibles pour le supporter, prendront une direction vicieuse: la poitrine et les épaules, comprimées et rejetées en haut et en arrière, en souffriront. Mais si l'on doit attendre le moment fixé par la nature pour faire essayer la progression, il est plus essentiel, peut-être, de ne pas accoutumer les enfans à se faire porter continuellement, et à apprendre à se passer de leurs membres quand ils peuvent s'en servir.

SOINS MORAUX.

Il est une gymnastique pour le moral comme pour le physique; une connexion intime les lie dans leur action et leur réaction. Que serait l'homme en tant qu'il ne vaudrait que comme bien portant? Et d'ailleurs, cette bonne santé, peut-il l'avoir si sa raison ne lui signale les excès, et ne lui prescrit ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter, tant par rapport aux fonctions de nutrition que par rapport à celles de relation? A cet âge, le cerveau facilement impressionnable reçoit sans difficulté la direction qu'on lui donne, et la conserve bonne ou mauvaise toute la vie (1). Si donc l'homme prend alors un caractère définitif, de combien d'attentions ne doit-il pas être l'objet (2)?

---

(1) Combien d'efforts, souvent infructueux, coûte une mauvaise première éducation à refaire? De combien de circonstances favorables ne doit pas être secondé celui qui, sentant le vice d'une fausse direction, veut la corriger? Plusieurs l'ont tenté sans doute; mais peu ont réussi: je pourrais peut-être en citer un exemple. Les funestes complaisances de parens, plus soigneux de corriger une mauvaise constitution que de jeter les fondemens d'un bon caractère, avaient vicié celui de. . . . . Une prévention arrogante, une obstination à ne jamais céder, l'impatience des contradictions, la susceptibilité, l'emportement et ses excès, tels étaient les tristes fruits greffés sur un arbre qui aurait pu en produire de bons. Que de choses à refaire pour se rendre tolérable! Le jeune homme croit y avoir réussi. On peut en douter. A chaque épreuve un peu forte la nature échappe toujours par un petit coin.

(2) On a prétendu, je ne sais trop sur quels fondemens, que l'homme naissait méchant. Serait-ce parce qu'il étouffe de petits oiseaux ou qu'il les déplume? Mais alors l'enfant n'a point d'idée de la mort, et il ne connaît de souffrances que celles qu'il éprouve. Il pleure bien quand il voit pleurer; mais ce n'est que par imitation, et il a si peu de raison de ses pleurs qu'il rit au même instant s'il voit rire. L'idée de la mort n'est pas non plus de cet âge: ôtez tout appareil funèbre et toute démonstration de douleur, et il ne se séparera pas avec plus de regret de sa mère morte, qu'il ne faisait vivante.

Que de choses à éloigner de ses regards et combien d'autres à leur offrir ? En considérant, sur-tout dans les campagnes, combien est fausse la première direction de l'enfance et à quelles mains inhabiles elle est confiée, on s'étonnera que plus tard l'homme ne soit pas assiégé de plus de terreurs et de préjugés. Dans les villes où l'on séquestre les enfans du contact du bas-peuple, pépinière de sottises et d'erreurs, on peut espérer un heureux résultat de ses soins. Faut-il encore que la surveillance la plus active n'abandonne jamais l'enfant, ou l'on risque de perdre en un instant le fruit de longues peines. Le choix du lieu où l'on doit former l'homme n'est donc pas indifférent, et j'opterais pour une grande ville ou une campagne isolée. Plus tard, ceci n'aura pas la même importance ; car, si vos premiers soins n'ont pas été vains, votre élève pourra être livré sans danger au milieu des hommes ; mais ce ne devra être que quand sa tête garnie d'idées solides pourra faire la part des erreurs : ces soins ne sont pas du reste de l'âge qui nous occupe.

L'éducation alors convenable se borne à réprimer et à exciter. La colère, la gourmandise, la paresse sur-tout, doivent fixer la surveillance du maître. Le germe des vertus est dans le cœur de l'homme, il n'y a qu'à favoriser leur développement. Ne dites point que la conscience est l'ouvrage de l'éducation : elle est inhérente à l'homme, elle est partout la même, et jusqu'à ce que l'on me montre un pays où, souillé du sang d'un père, d'un ami, d'un bienfaiteur, l'homme s'applaudisse en lui-même comme d'une bonne action, je dirai qu'il est en lui des vertus innées, indépendantes des climats et de l'éducation. Considérez cet âge pur de l'enfance, où l'homme, non encore vicié par de mauvaises institutions ou de mauvais exemples, n'offre que les sentimens de la nature. Voyez quelle expansion, quelle franchise, quelle générosité, quelle pitié pour les maux des autres, quel amour du bien, quelle horreur de l'injustice et de l'oppression.

Le mal existe, sans doute ; mais il est la conséquence funeste du froissement des intérêts, des rivalités, des jalousies, etc. L'homme conservera sa bonté native, si vous ne le lésez pas dans son bien-être.

Mais si deux hommes voient ce bien-être dans le même objet, comme le premier des sentimens est l'amour de soi, ils chercheront à s'en emparer tous deux au détriment l'un de l'autre, et de là les injustices, les persécutions et l'inévitable droit du plus fort. La société, qu'on a voulu nous donner pour un état contre-nature, n'est dans son essence qu'une opposition aux violences du fort, et un appui aux persécutions qu'essuie le faible. Cependant, dans la société même, le prétendu droit de la force se fait encore sentir. Ce n'est point le vice de l'*état*, mais celui des imperfections des œuvres de l'homme.

Le défaut qui m'a toujours le plus frappé dans cette première éducation, c'est qu'on veuille rendre l'enfant absolument passif. Comment n'a-t-on pas senti qu'en voulant étouffer ses premières volontés, ses premiers penchans, sous le poids accablant qu'on lui impose de l'infaillibilité du maître, on s'exposait à deux inconvéniens également redoutables, ou qu'il ne s'accoutumât à ne jamais penser que d'après les autres, et qu'on en fît sous la rapport de l'intelligence un véritable automate, également disposé par le peu d'exercice de son jugement à recevoir le bon comme le mauvais, ou qu'osant un jour secouer le joug, s'il découvre une erreur, il ne rejette tout comme faux et mauvais, ne reconnaisse aucune autorité pour diriger ses idées et ses actions et ne se prive de l'expérience du maître ? Il faudra donc, soit que vous vouliez qu'il fasse ou qu'il ne fasse pas, que vous lui donniez à connaître la raison qui vous fait permettre ou refuser. Il est bien rare cependant que l'enfant exige un œil toujours attentif à sa conduite. Les jeux innocens de cet âge, et les exercices qui remplissent ses journées, n'offrent point de ces écarts des lois naturelles, que l'on n'observe que plus tard à la suite d'une fausse première direction.

Plus soigneusement que pour tout le reste, veillez à ce que ses oreilles n'entendent jamais les contes d'apparition d'esprits, sots propos que les nourrices et les domestiques ne se fatiguent jamais de lui répéter. Son imagination faible est assiégée de ridicules terreurs, et un caractère pusillanime pour le reste de la vie peut être le triste résultat de ces funestes entretiens. Dans les campagnes sur-tout on peut

apprécier leurs effets ; et l'on cite comme de petits prodiges, les enfans qui osent, au crépuscule du soir, monter jusqu'à un premier étage sans être accompagnés. Dans l'obscurité, une ombre ennemie les poursuit sans cesse ; et acharnée sur ces malheureuses victimes de propos imprudens, elle trouble leur sommeil par des apparitions effrayantes. Elles abandonnent leur lit égarées, et se réfugient dans un coin de l'appartement, jusqu'à ce que des parens, courbés encore sous le joug des préjugés et aussi tremblans que leurs enfans, aillent les en retirer. Ils n'ont, dans leur absurde ignorance, d'autre moyen pour les délivrer de l'oppression des mânes d'un père ou d'un aïeul irrités, que des cérémonies expiatoires aussi ridicules que ces terreurs, et qui ne servent qu'à en étayer la croyance (1).

Les contes d'apparition d'esprits ne sont pas sans doute la cause unique de ces dangereux effrois. Faisons la part de la présence des vers dans le tube intestinal, et de l'excitation consécutive du cerveau ; mais toujours est-il que la première cause est la plus puissante. Et pourtant, outre l'enfance continuelle à laquelle ces misérables récits condamnent l'homme, l'épilepsie hideuse ne peut-elle pas y reconnaître sa cause la plus efficace ? Il serait temps d'en finir avec ces inepties ; mais il est réservé au seul perfectionnement de la civilisation de nous en débarrasser, et ce bienfait attend la génération qui nous suivra.

Une autre négligence des parens concourt puissamment à disposer les enfans à ces frayeurs. Il n'est pas rare, aux jours de deuil, de voir l'appartement où est déposé le cadavre, encombré d'enfans ; ils se repaissent là du spectacle de la mort, se préparent des nuits d'épouvante, et y puisent des affections morales, dont l'âge et une bonne éducation ont bien de la peine à les guérir. Ne leur permet-on

---

(1) Croirait-on qu'il existe encore dans nos campagnes des sorciers, et des dupes qui les consultent et les paient ? L'on y voit des revenans ; et ceux qui les voient, leur parlent et les entendent, ne sont point regardés comme fous ! Puis perdez votre temps à les détromper ! ils les ont vus, ont conversé avec eux, et peu s'en faut qu'ils ne les aient touchés.

pas aussi l'entrée des cimetières (1) ? Quelle imprévoyance funeste ! et quelle plus puissante impression peut éprouver alors l'imagination des enfans !

Le spectacle des passions violentes, souvent exposé à leurs yeux, finit par lui faire perdre ce qu'il a de révoltant. Comment pouvez-vous espérer de réprimer leur colère, si vous vous y livrez devant eux ? Que l'exemple s'accorde avec le précepte, ou vous risquez d'enlever à l'un et à l'autre toute leur influence. Alors sur-tout il faut former les enfans en faisant bien devant eux, au lieu de leur dire de bien faire. Ils ne comprendront guère vos leçons de théorie ; mais ils imiteront celles de la pratique, si vous les leur offrez. Vainement leur vanteriez-vous la tempérance et ses heureux effets ; ils ne seront tempérans que s'ils vous voient l'être. Les Grecs, pour inspirer à leurs enfans l'horreur de l'ivrognerie, offraient à leurs regards des esclaves ivres.

Accoutumez les enfans à se contenter du nécessaire et à ne vouloir que lui. Vous préviendrez les goûts dépravés et nuisibles qui se développent à un autre âge, celui du tabac, de l'opium, etc.

Vous favorisez le penchant à la gourmandise, au lieu de le réprimer ; et vous croyez imposer une chaîne à l'enfant en lui créant un besoin à satisfaire, et le mener par-là selon que vous voudrez le contenter ou le contrarier. Et supposez que ce vice puisse en prévenir d'autres, ce que je ne crois pas, ne voyez-vous pas qu'aucune arme ne vous restera pour combattre celui-là ? Tel homme est un être purement végétatif, chez lequel le ventre domine la tête : le moral en est profondément dégradé ; et « dans l'âge de la force, l'homme, pour satisfaire ce vice, vend souvent son honneur et la femme sa chasteté. »

(1) Pourquoi, au mépris des lois, voit-on encore des cimetières contigus aux habitations ? Dans ma commune, où cet abus existe, aux fortes chaleurs de l'été, les habitans dont les maisons sont voisines de ces foyers d'infection, sont incommodés de l'odeur putride et nauséeuse, produite par les exhalaisons des cadavres. Il est à desirer que l'autorité, chargée de l'hygiène publique, fasse droit à leurs plaintes ; et, conformément aux lois, transporte le cimetière à la distance par elles voulue.

Rarement l'enfant a besoin d'être excité pour se livrer aux exercices du corps ; le plaisir est pour lui un motif suffisant. Il en est bien autrement des travaux de l'esprit (1) : s'il n'en sent pas la nécessité, il s'y refusera. Dans l'âge qui nous occupe, ces travaux doivent être peu de chose : il s'agit seulement de préparer l'esprit aux études qu'il devra faire plus tard, et de le guérir de cette paresse de s'instruire, si naturelle et par conséquent si commune à l'enfance. Si vous ne la combattez pas dans ces premiers âges, vous devez vous attendre à la voir faire des progrès toujours croissans avec la vie, et étouffer toute disposition au bien.

Quand une famille se compose de deux ou d'un plus grand nombre d'enfans, une prédilection marquée pour l'un d'eux deviendra funeste à tous : à aucune époque de la vie, autant que dans l'enfance, l'homme ne sent ses droits à l'égalité (2). L'idée d'exclusion et de préférence ne saurait être comprise alors, parce que celle de capacité manque. L'enfant, même dans une correction, s'il n'en sent pas la justice, ne verra que la privation de ses droits, quand les autres ne seront pas punis comme lui ; car, observez-le bien, un châtiment qui les atteindra tous ne pèsera à aucun.

Que résultera-t-il pour les enfans de cette disparité d'affection ? Ceux qui ne sentiront que le poids de votre rigueur se formeront un caractère haineux, rancuneux, acariâtre ; et l'envie, ce ver rongeur

---

(1) C'est une chose singulière que la pensée ! Comment se forme-t-elle et quelle est son essence ? Serait-elle une sécrétion du cerveau ? Mais il serait curieux de voir sécréter 2 et 2 font 4, ou un problème de mathématiques, ou un nuage métaphysique. D'autre part, comment me rendrai-je raison d'une attaque d'apoplexie, ou des aliénations mentales par suite des lésions de la tête ?

(2) L'égalité absolue sera toujours une chimère : chacun porte sa vocation en naissant, et son droit à être classé selon qu'il vaut. Il est aussi ridicule d'être jaloux d'un homme de génie et de lui envier sa position et son nom, qu'il le serait d'envier la force physique et les lourds fardeaux qu'un homme robuste soutient sans effort.

de l'homme, viendra flétrir et empoisonner leurs premiers jours. Mais ceux que votre indulgence épargnera éprouveront des résultats plus fâcheux peut-être : encouragés par l'impunité, fiers d'une préférence marquée, ils seront vains, étourdis, inappliqués, impatiens, insolens (1), prévenus contre les opinions des autres, indulgens pour les leurs : de-là l'orgueil, la sotte vanité, ce ballon gonflé de vent qui vomit les tempêtes à la moindre piqûre (2).

Ces deux impulsions contraires aboutiront à une résultante commune. Aigris par de mauvais traitemens ou inaccoutumés à supporter des contradictions, ils seront également enclins à la colère et à ses emportemens.

Et cette prédilection de soi, cet égoïsme créé par l'habitude d'être l'objet de soins assidus, cette séparation de l'intérêt individuel de celui de la société, cette épargne, cette avarice de sentimens expansifs, cette concentration sur soi-même de toute affection, ne sont-ils pas souvent le résultat de l'injuste répartition des affections des parens?

La propreté du corps, dont on doit à cet âge donner le goût et l'habitude pour le reste de la vie, n'est pas plus nécessaire que la pureté de l'esprit et du cœur. Que les oreilles chastes de l'enfance soient préservées de tout propos équivoque ou licencieux : que des postures ou des objets indécens ne souillent jamais sa vue. Plus

---

(1) Un défaut opposé à l'arrogance et dont il importe autant de préserver l'élève, c'est la faiblesse de caractère qui l'empêche, dans le développement de l'âge, d'avoir une opinion à lui et l'oblige à céder constamment à celle des autres, qui le prive même de l'énergie nécessaire pour repousser un outrage, dernier degré de l'avilissement de l'homme. « Par une pente trop « facile, les injures descendent sans cesse vers quiconque les accepte sans « résistance, avec humilité, comme l'eau s'écoule vers les lieux bas.» (Virey.)

(2) Qu'ils sont amers les déboires de l'amour-propre humilié! Comment voulez-vous qu'ils les supportent étant hommes, si dans l'enfance vous les avez privés de toute énergie pour résister aux coups du sort, en ne leur laissant pas même le temps de desirer.

tard une mémoire trop fidèle les lui retracerait, et le libertinage de l'esprit précédant le développement des organes, il en résulterait un détriment pour ceux-ci.

Tant de jeunes gens portent dans le monde cette ridicule et lourde fatuité qui ôte tout leur prix aux bonnes qualités et aux talens qu'ils peuvent posséder d'ailleurs. C'est dans l'enfance qu'ils en ont reçu le germe de l'indulgence des parens et de leur disposition constante à admirer toutes les petites sottises de cet âge. J'ai peu de foi aux grandes expansions de sensibilité (1), aux démonstrations et aux assurances d'une vive amitié de quelques jours. Cela mène droit à l'hypocrisie des sentimens. Aussi, faut-il se garder d'en imposer un seul aux enfans. Ils les ont en eux : sachez seulement les développer.

Une question bien simple se présente ici, que je ne traiterai pas. Les idées religieuses ont sur la santé une influence non contestée. Faut-il, à l'âge qui nous occupe, en présenter une à la croyance de l'enfant ? Je cite un exemple, me réservant de taire mon approbation ou mon improbation. M. G. St.-H. a élevé son fils jusqu'à 18 ans, dans l'ignorance de toute religion. Les noms même des fondateurs ont dû ne jamais être prononcés devant lui, pour que sa curiosité ne fut pas éveillée. Rien ne manquait du reste à son éducation. Alors, les livres sacrés des principales croyances lui furent livrés, et un temps lui fut limité pour fixer son choix. Le jeune homme n'en attendit pas le terme, et jetant les livres au feu devant son père, après les avoir parcourus : qu'ai-je besoin, dit-il, de me déterminer pour une de ces histoires ? Peut-elle ajouter à mon bonheur ou à ma probité, et la morale n'est-elle pas indépendante de la foi ? Le père approuva.

Le moment serait venu peut-être de traiter de l'éducation publique et de l'éducation privée, et de rechercher laquelle des deux est préférable ; mais ceci est hors de mon sujet. J'observerai seulement, que

---

(1) C'est un témoignage de grande et profonde sensibilité que de se passionner peu. (Virey.)

si dans la première la surveillance ne peut pas s'étendre assez sur certains vices que d'ordinaire les enfans contractent par le fait même de leur réunion, celui qui vit isolé n'en est pas exempt, et la solitude dans laquelle il vit peut être regardée comme un aiguillon qui l'y pousse. L'éducation publique est sur-tout avantageuse aux jeunes filles : leur pureté y est à l'abri des mauvais exemples. D'ailleurs, pour les deux sexes, l'émulation est d'une utilité que rien ne saurait balancer dans l'éducation privée (1).

Je ne finirai pas sans dire un mot d'une des causes les moins observées et peut-être les plus communes des vices de l'éducation : j'entends la disconvenance des mariages si improprement nommée convenance. Si l'homme n'affectionne pas sa compagne, les enfans en souffriront. On est mal disposé à remplir les devoirs de père, quand on a de la répugnance pour ceux d'époux. Et malheureusement, dans le choix le plus important de la vie, celui d'une compagne, que de contrariétés n'a-t-on pas à éprouver, supposé qu'on la trouve telle que ses goûts et ses principes soient en parfaite harmonie avec les vôtres ! Les deux contractans dans une affaire si essentielle sont les derniers consultés et les moins entendus. On ne se marie guère pour soi et par soi. L'on reçoit sa femme des mains et du choix des parens. Il serait sans doute imprudent de laisser un jeune homme suivre aveuglément un penchant qui n'est pas toujours basé sur la raison ; mais il est un âge et une maturité d'esprit, où vouloir imposer une femme ou séparer d'une autre, sont deux choses également déraisonnables, je dirai même extravagantes.

FIN.

---

(1) Une chose retardera long-temps encore le perfectionnement de l'éducation. Pour faire de bons élèves il faut de bons maîtres, et ceux-ci sont encore à former.

Faculté de Médecine de Montpellier.

PROFESSEURS.

MESSIEURS :

LORDAT, Doyen, *Examinateur.*
BROUSSONNET.
DELPECH.
DELILE.
LALLEMAND, *Examinateur.*
ANGLADA, *Examinateur.*
CAIZERGUES, *Suppléant.*

MESSIEURS :

DUPORTAL.
DUBRUEIL.
DUGÈS.
DELMAS.
GOLFIN.
RIBES, Président.
RECH.

CHAPTAL, *Professeur honoraire.*

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

SAISSET.
BOURQUENOD.
POURCHÉ.
SABLAIROLES.
POUZIN.
FAGES, *Examinateur.*
ESTOR, *Examinateur.*

VIGUIER.
KÜHNHOLTZ.
BERTIN.
SERRE.
BROUSSONNET.
ROUBIEU.
. . . .

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.